

Recherches sociographiques



Pierre DE GRANDPRÉ, *Histoire de la littérature française du Québec*

Yves Garon

Volume 9, numéro 3, 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055417ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055417ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Garon, Y. (1968). Compte rendu de [Pierre DE GRANDPRÉ, *Histoire de la littérature française du Québec*]. *Recherches sociographiques*, 9(3), 325–327. <https://doi.org/10.7202/055417ar>

mie). Son appartement parisien s'ouvre souvent aux Canadiens de passage. On y voit passer des auteurs comme Marmette et des politiques comme Chapleau. Dans les années 1880, Marmier se prépare à revenir au Canada, mais les circonstances l'en empêchent.

Pour faire comprendre l'originalité de la contribution de Marmier, J. Ménard brosse dans le premier chapitre de son étude un tableau des récits de voyages et des autres écrits sur le Canada, de la Conquête à 1914. Le tableau n'est pas exhaustif (on complétera par celui de l'abbé Yon cité à la note de la page 2) et comporte une part d'arbitraire comme c'est le cas dans ce genre de dépouillement. Cependant, J. Ménard a le mérite de mieux situer certains auteurs. Il consacre un bon passage au livre « injustement oublié » de l'idéologue Isidore Lebrun. Il déterre le prolifique et incolore Léon de Tinseau, fort intéressant pour l'étude de l'image du Canada véhiculée en France par une certaine littérature.

Cette étude consacrée au premier écrivain français de quelque envergure qui s'intéressa sérieusement et de façon suivie à notre pays après la conquête tient plus que ne promet la modestie du titre. Tous les chercheurs qui s'intéressent aux relations franco-canadiennes au siècle dernier s'y reporteront comme à un ouvrage fondamental qui fait le point sur plusieurs questions. L'auteur, qui n'a pas ménagé les recherches patientes dans les bibliothèques et les archives des Deux Mondes, fournit aussi un modèle d'érudition littéraire qu'auront à suivre les historiens de la littérature. On peut reprocher à l'auteur ses digressions, par exemple sur Vigny et le Canada, sur la maquette de Duberger, sur l'ermite de Niagara, sur la quarantaine de Marmier devant Buenos Aires. Ces pages distraient le lecteur. Cependant, certaines d'entre elles pourront être mises à profit par des chercheurs à venir qui abordent notre XIX^e siècle avec si peu de guides et de travaux utiles. Au chapitre des critiques, il faut regretter que ce livre, au demeurant fort agréablement présenté au point de vue typographique, soit affligé d'une page-titre aussi inesthétique.

Pierre SAVARD

*Institut d'histoire,
Université Laval.*

Pierre DE GRANDPRÉ, *Histoire de la littérature française du Québec*, tome I, Montréal, Beauchemin, 1967, 368 p.

L'Histoire de la littérature française du Québec, préparée sous la direction de Pierre de Grandpré, comprendra deux, peut-être trois volumes. Le premier, dont il sera seul ici question, nous conduit jusqu'à la fin du XIX^e siècle; il compte trois cent soixante-huit pages et, hors texte, plus de cent cinquante illustrations; enfin, l'ouvrage incorpore à l'histoire proprement dite des pages choisies.

« Cet ouvrage est la première histoire de la littérature française du Québec rédigée en collaboration » (p. 7). On voit tout de suite l'avantage de cette distribution de la tâche: elle permet de faire appel à un expert pour chaque genre ou aspect, un seul auteur pouvant rarement maîtriser tout un domaine, même (peut-être faudrait-il dire *surtout*) si celui-ci est la jeune littérature française du Québec; d'autant plus que l'on se propose de traiter dans une optique différente les deux moments que l'on discerne dans cette littérature. Cette façon de procéder comporte cependant ses difficultés: celle d'abord de recruter la meilleure équipe; de plus, même si la méthode choisie est bien précisée à chaque collaborateur, une certaine hétérogénéité apparaît presque toujours.

Pierre de Grandpré écrit: « Il nous a semblé bon, en établissant le programme de la présente entreprise, de faire appel, d'une part, pour l'étude de l'évolution générale du milieu intellectuel, à des historiens et à des sociologues dont les recherches font autorité; et, d'autre part, pour l'étude des textes, à quelques-uns des critiques dont les commentaires sont généralement reconnus comme les plus aigus et les plus sûrs dont nous disposions »

(p. 9). Les collaborateurs de cette première partie sont, outre Pierre de Grandpré, Georges-André Vachon, Claude Galarneau, Léopold Leblanc, G.-Henri d'Auteuil, s.j., Marcel Rioux, Gaston Dulong, Michel Têtu, Arsène Lauzière, Pierre Savard. Peut-être certains trouveront-ils que tel collaborateur n'était pas spécialement préparé à traiter tel aspect. Je suis sûr que le directeur a d'abord fait appel aux meilleurs; l'un ou l'autre de ceux-ci a pu n'être pas disponible; il faut savoir gré à ceux qui acceptèrent de remplacer ce ou ces collaborateurs défaillants, car, ainsi, ils assuraient la réalisation rapide du projet. Il faut reconnaître que l'unité de l'ouvrage est remarquable, même si tel chapitre n'a pas exactement l'allure des autres. Il y a bien aussi quelques répétitions, mais j'y ai vu le plus souvent des rappels utiles plutôt que de pures et simples redites.

Deux essais ouvrent le volume; le premier, de Pierre de Grandpré, sert d'introduction et commence par un court examen critique des histoires de la littérature française du Canada. L'auteur précise ensuite « le propos du présent ouvrage collectif », fait quelques réflexions sur les méthodes de l'histoire littéraire et nous parle longuement de celle-ci, d'abord comme art et comme critique, puis comme science. Il conclut: « Cet ouvrage soumet donc nos lettres françaises du Québec à une double étude, c'est-à-dire successivement et tout ensemble aux vues < déstructurantes >, explicatives de la science, et aux commentaires < re-structurants > d'une critique de compréhension. » Il faut rappeler que cette introduction coiffe les deux ou trois tomes de cette *Histoire*, ce qui explique que l'auteur y insiste sur les méthodes de la nouvelle critique, dont il ne sera pourtant fait à peu près nul usage dans le premier volume. Certains éléments de cette leçon inaugurale paraîtront ardues à plus d'un de ces « étudiants » et de ces « lecteurs cultivés » à qui pourtant ce « manuel » est destiné. Il ne faut pas se leurrer: en dehors de cercles très restreints, on ignore à peu près tout de cette « nouvelle critique »; toutefois, cette introduction et, selon toute apparence, les commentaires du second volume forceront les lecteurs et les usagers à prendre une meilleure connaissance de ces nouvelles méthodes de la critique.

Le deuxième essai, de Georges-André Vachon, « Le domaine littéraire québécois en perspective cavalière », forme le premier chapitre. Il pose une fois de plus la question: « Avons-nous une littérature? ». Selon l'auteur, celle-ci n'aurait commencé d'exister que depuis une trentaine d'années. Il ne rejette pas pour autant tous les écrits des deux siècles antérieurs, mais suggère de leur appliquer « toutes les méthodes d'approches mises au point par les sciences de l'homme ». Au chapitre deux, Claude Galarneau nous donne une « histoire de la mentalité et des idées » très dense, très étroitement et heureusement liée au propos de l'ouvrage. Après cela commence proprement l'*Histoire de la littérature française du Québec*.

Il ne saurait être question ici de relever en détail les mérites et les démérites de chaque collaborateur. De même que cet ouvrage tire une grande partie de sa valeur de ce qu'il est l'œuvre de plusieurs, de même sa critique, si elle se voulait vraiment élaborée et adéquate, devrait être, elle aussi, « rédigée en collaboration ».

On peut toutefois formuler quelques remarques. En premier lieu, il faut féliciter franchement tous les collaborateurs de ce premier tome: le progrès sur les manuels antérieurs est considérable. Les uns nous font part des résultats de leurs propres recherches, les autres mettent à profit les études récentes ou, du moins, les études les plus récentes qu'ils ont pu découvrir. Marion, Roy, voire le *Répertoire national* restent encore précieux pour l'étude des premiers âges. En général, chaque chapitre est intéressant et de lecture agréable; tel ou tel donneront le goût d'en savoir davantage. Ainsi l'on voudra sans doute lire la correspondance de madame Bégon. Tout ne pouvait être neuf dans ce qu'on nous apporte, mais aurait pu l'être un peu plus dans certains cas. Ainsi notre théâtre, au XIX^e siècle, est pauvre, très pauvre et ce qu'on en pourra dire ne sera jamais bien considérable. Il reste qu'on en dit vraiment trop peu ici. De Petitclair, on n'a sans doute lu que la seule *Donation* qu'on pouvait facilement trouver dans le *Répertoire national*. De plus, il me semble qu'après l'étude de Paul Wyczynski, il n'est plus permis d'attribuer carrément *Veronica* à Fréchette. Dans un

autre domaine, le chapitre sur le roman de 1860 à 1900 débute par une analyse fort élaborée, après laquelle les œuvres qu'on nous présente nous paraissent un bien maigre butin. Disons aussi que les amis de Nérée Beauchemin seront surpris et sans doute désolés qu'on leur ait abîmé, un peu du moins, leur vénérable poète.

La présentation typographique est soignée, claire, même si le caractère employé dans les brèves introductions aux « pages choisies » est vraiment petit. Faut-il ranger parmi les coquilles les quelques erreurs de date ? Il serait bon qu'on les revisât toutes soigneusement. Doit-on rappeler que Michel Bibaud n'est pas le fils, mais le père de Maximilien, que Françoise était une demoiselle Barry et non Baril ? Et il est d'autres erreurs dont plusieurs pourraient être facilement éliminées dans une nouvelle édition. Un regret : l'ouvrage malgré ses mérites paraîtra dispendieux.

Ces quelques paragraphes n'épuisent pas, bien sûr, les remarques favorables ou non que l'on pourrait faire ; mais même élaborées, elles ne sauraient nous retenir, pour conclure, de réaffirmer que *l'Histoire de la littérature française du Québec* est un ouvrage bien fait et qu'il faut franchement féliciter le directeur et les collaborateurs d'avoir mené à si bonne fin la première partie d'une bien difficile entreprise.

Yves GARON

*Département d'études canadiennes,
Université Laval.*

Jacques HÉBERT, *Ah! mes aïeux!*, Montréal, Les éditions du jour, Éditions Ici Radio-Canada, 1968, 367 p.

En 1967, le journaliste-éditeur Jacques Hébert célébrait le centenaire de la confédération canadienne en rédigeant presque au jour le jour, sur les ondes de Radio-Canada, une « chronique sociale et politique des Canadiens français en 1867, tirée des journaux de l'époque ».

L'auteur vient de réaménager son travail. Il présente désormais ces écrits d'un autre siècle sous forme de livre, aux Éditions du jour, bien entendu ! Il les présente sous leur forme originale : aux lecteurs plutôt qu'aux auditeurs. Pour être lus plutôt qu'entendus. Et il intitule magnifiquement son livre : *Ah! mes aïeux!*

Les émissions radiophoniques étaient intéressantes, vivantes et bien présentées. Je crois que le livre est encore meilleur. Il se lit tout d'une traite. Il fourmille de considérations savoureuses. Il est drôle sans être caricatural. Sans être jamais ridicule. Il est humain sans être vulgaire ni jamais banal. On y sent vivre au jour le jour les Canadiens « pure laine » d'il y a cent ans. On les voit s'agiter. S'enthousiasmer. Se chicaner. Se disputer.

Ah! mes aïeux!, quels polémistes c'étaient, nos ancêtres ! Ils avaient le sens de l'humour mais de l'humour cruel et diffamatoire. Les libéraux accusaient les conservateurs de tous les crimes imaginables et les conservateurs excommuniaient en un trait de plume tous ceux qui n'étaient pas conservateurs ou qui ne leur paraissaient pas dignes de l'être. Bref, tous ceux qui ne pensaient pas, ce jour-là, comme les maîtres du jour !

Jacques Hébert journaliste ne cherche pas à jouer le philosophe. Ni le « penseur ». Ni même l'historien. Il écrit l'histoire à sa manière mais tout en faisant mine de ne pas s'en rendre compte. Reporter dans le temps, il interviewe de son mieux des journalistes, des politiciens, des prêtres, des éducateurs (c'est-à-dire d'autres prêtres), des « professionnels » qui écrivaient dans les journaux canadiens d'expression française en 1867. Des journalistes de métier. D'autres qui se croyaient journalistes par vocation.

Jacques Hébert ne se présente pas comme un reporter de 1867. Il ne joue pas un rôle dans un simili-film d'époque. Comme il ne peut pas poser de questions directes à des personnages presque tous anonymes qui ne sont plus que cendre et poussière, il choisit des réponses à travers les éditoriaux, les bulletins de nouvelles, les lettres de lecteurs et les